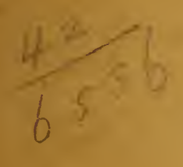
NECDOTES NOUVELLES.

Lectures faciles et amusantes

ET

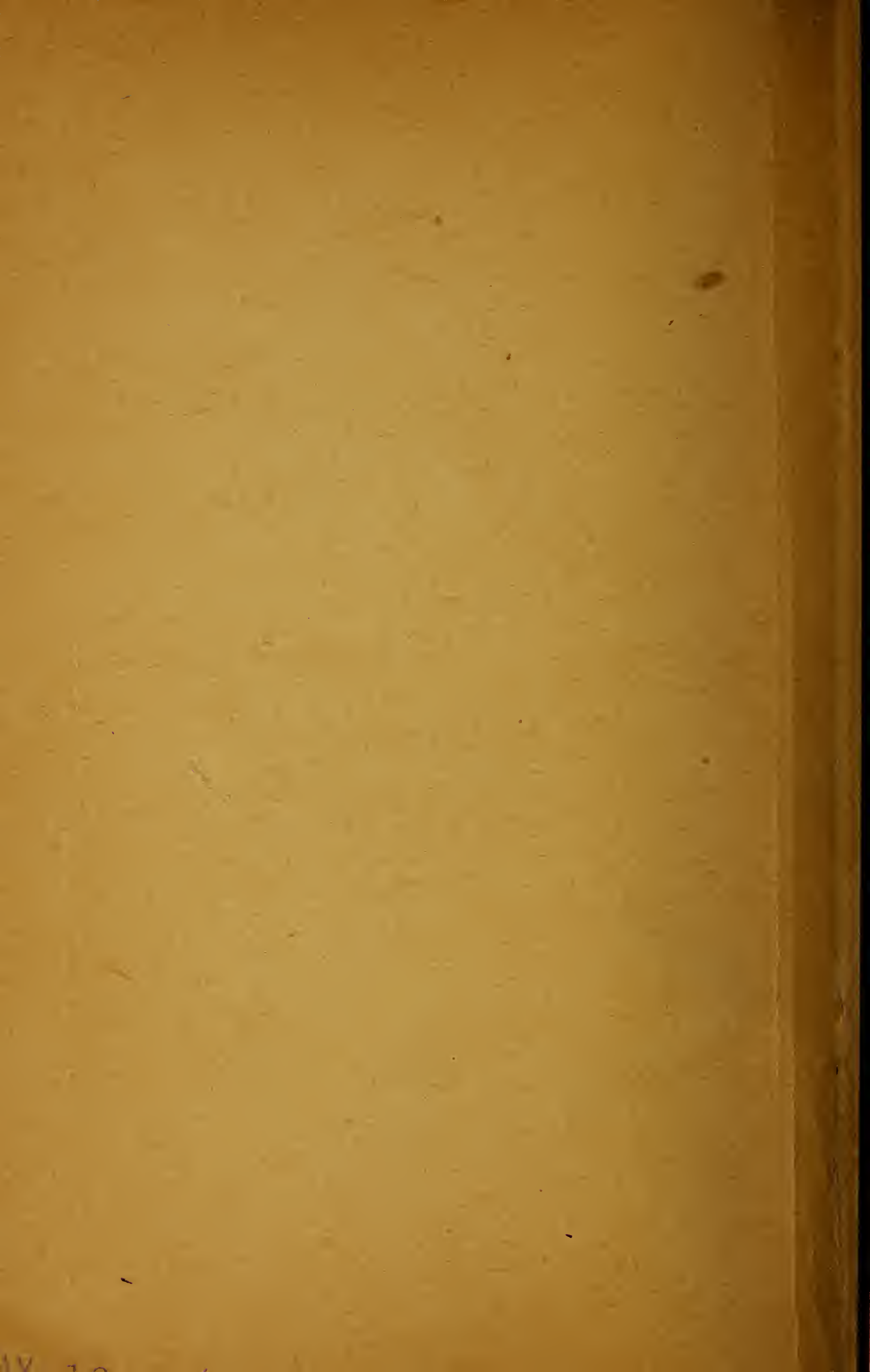
Récitations

A L'USAGE DES CLASSES DE FRANÇAIS.



Chacun peut boire en cette onde ;
Elle invite tout le monde.

BOSTON : CARL SCHOENHOF.
NEW YORK : WILLIAM R. JENKINS.



ANECDOTES NOUVELLES.

Lectures faciles et amusantes

ET

Récitations

A L'USAGE DES CLASSES DE FRANÇAIS.

by Amédé de Rougemont.

Chacun peut boire en cette onde;
Elle invite tout le monde

BOSTON: CARL SCHOENHOF.
NEW YORK: WILLIAM R. JENKINS.

EN PRÉPARATION:

Anecdotes nouvelles (texte allemand).

AVANT-PROPOS.

On vante avec raison la lecture et l'étude des comédies pour apprendre le français. Or voici justement, dans les anecdotes qui suivent,

Une ample comédie à cent actes divers.

Elles ont même un avantage de plus; elles sont courtes et forment un tout complet en quelques lignes.

A un maître intelligent ces bons mots, ces traits d'esprit empruntés à diverses nations offrent d'inépuisables ressources pour la classe: questions de toutes sortes, explications intéressantes des mots et des phrases comme des choses et des usages, thèmes variés de conversation, tout s'y trouve, et, comme récitation, tout y est d'une utilité incontestable. On les lit en deux minutes, on les apprend en cinq; la phrase alerte se grave aisément dans la mémoire, et le tour familier ou incisif entre sans effort dans l'esprit et revient tout seul sur les lèvres.

Il est à peine nécessaire de faire remarquer que rien de banal ou de trop connu n'a été admis dans ce petit recueil. Toutes les anecdotes sans doute ne sont pas inédites; mais, pour celui qui apprend, elles seront toutes suffisamment nouvelles et auront, par conséquent, une saveur originale.

Mars 1885.

LECTURES FACILES ET AMUSANTES.

RÉCITATIONS.

---

1. Qu'est-ce qu'un Américain ?

A l'occasion de la fête de Noël, le consul d'Amérique à Malte avait réuni à sa table quelques Anglais de distinction et deux ou trois de ses compatriotes qui se trouvaient de passage dans l'île. On vient à parler du nouveau monde; et, naturellement, les Américains disent beaucoup de bien de leur pays et surtout de ses habitants. A la fin, un des Anglais un peu impatienté s'écrie : "Mais, après tout, que sont les Américains ? Un Américain, c'est...c'est..." et il s'arrête, cherchant le mot.

"C'est un Anglais perfectionné," [1] achève le consul.

2. Il voyait loin.

Un berger breton, debout sur la crête d'une haute falaise, contemplait l'océan. Un touriste survient qui l'aborde et lui dit:

"Il y a une belle vue d'ici! Vous voyez loin, n'est-ce pas ?"

"Très loin."

"Vous voyez l'Amérique ?"

"Je vois bien plus loin!"

"Oh! oh! Et comment cela?"

"Attendez que ce nuage soit passé, et je verrai la lune."

3. An et âne.

Un soir dans un salon à Paris, un Espagnol se vantait devant plusieurs dames d'avoir beaucoup voyagé:

"J'ai été," disait-il, "un an [*il prononçait* âne] à Berlin, un an(e) à Rome, un an(e) à Paris et..."

"Oui, je vois," dit une dame en l'interrompant, "vous avez été un âne partout!"

4. Par procuration.

"Monsieur," dit une jeune fille entrant dans la boutique d'un pharmacien, "on me dit que vous pouvez préparer une dose d'huile de castor de manière qu'on ne s'aperçoive pas de ce que c'est en l'avalant?"

"C'est vrai, mademoiselle."

"Eh bien, voulez-vous m'en arranger une, s'il vous plaît?"

"Très volontiers."

La jeune demoiselle commençait à peine à examiner les divers articles de parfumerie étalés dans la vitrine, lorsque le pharmacien lui demande:

"Ne prendriez-vous pas bien un verre d'eau de Seltz, mademoiselle?"

"Avec plaisir," répond-elle, charmée de la galanterie du pharmacien. Elle avale son verre de soda avec une satisfaction évidente, puis se remet à examiner la

vitrine. Après quelques moments d'attente, elle se tourne vers le pharmacien:

"Eh bien, et cette dose d'huile de castor, est-elle prête ?"

"Mais, mademoiselle, vous l'avez prise avec le verre de soda."

"Miséricorde! ce n'était pas pour moi: c'était pour ma mère que je la venais chercher!"

5. Il le connaît de vue.

"Jules, savez-vous le dixième commandement?"

"Oui, madame, je le sais."

"Eh bien, dites-le."

"Je ne peux pas."

"Mais vous venez de dire que vous le savez."

"Oui, je le sais... quand je l'ai sous les yeux."

6. Le pur accent anglais et français.

Un jeune attaché à la légation belge à Washington ne parlait jamais que français en société, dans les salons, aux réceptions, aux bals, etc. Un soir que, chez un membre du Congrès, il faisait l'empressé auprès de quelques dames américaines, l'une lui dit:

"Pourquoi donc, monsieur l'attaché, parlez-vous toujours français ? Ne savez-vous pas l'anglais ?"

"Je le sais fort bien, madame, sans trop me vanter."

"Eh bien, pourquoi ne le parlez-vous pas avec nous ?"

"Voyez-vous, madame, j'ai appris le pur anglais à Londres, et... j'aurais peur de gâter mon accent en le parlant avec des Américains."

Les dames se regardent un peu étonnées. L'at-

taché reprend la conversation, mais cette fois on ne lui répond plus qu'en anglais.

"A mon tour, mesdames," dit-il, "pourquoi ne parlez-vous plus français, vous qui vous exprimez si bien en cette langue?"

"Pourquoi?" dit une dame en se levant; "c'est que j'ai appris le français à Paris, et j'aurais peur de gâter mon accent en le parlant....avec un Belge."

7. Partagez avec le peuple!

C'était aux premiers jours de la Commune,[1] à Paris; une bande de socialistes armés, à la mine farouche, envahit les bureaux de la banque de M. de Rothschild. Le chef de la bande s'adressant à M. de Rothschild d'un ton péremptoire:

"Citoyen," dit-il, "tu es énormément riche et nous sommes pauvres; cela ne saurait durer! Il faut que tu partages avec le peuple."

"Avec le peuple? soit!" dit le banquier en apparence fort peu ému. "A combien évaluez-vous ma fortune à moi?"

"A cent millions au moins."

"Je le veux bien; ce sera donc cent millions à partager avec le peuple, c'est-à-dire avec trente-sept millions d'individus. Cela fait 2 francs 50 centimes environ pour chacun... Approchez, mes amis," continue-t-il, "approchez!" Et il compte à chaque communard[2] présent les 2 francs 50 centimes qui lui reviennent.

La bande se retira d'un air confus et l'oreille basse; et, depuis ce temps, personne ne songea plus à molester le richissime banquier.

8. Un climat admirable.

La conversation était très animée dans le vestibule du principal hôtel de Minneapolis: tout le monde vantait à qui mieux mieux[1] la salubrité, l'excellence du climat du Manitoba, bien supérieur à la Floride, à la Californie.

"Voyez en effet," disait le docteur Leavenworth, frappant de son poing sa large poitrine; "quand je suis arrivé ici, il y a 15 ans, avec ma taille de six pieds, je ne pesais que cent vingt-cinq livres, et maintenant j'en pèse deux cent vingt!"

"Oh, moi, je suis un meilleur exemple encore de l'efficacité du climat," dit un grand jeune homme robuste; "quand je suis arrivé ici, moi, je n'avais certainement pas deux pieds, et je ne pesais pas dix livres: maintenant j'ai plus de six pieds et je pèse cent quatre-vingt livres!"

9. Quel est votre âge?

Une petite fille était assise seule dans le coin d'un wagon de chemin de fer. Le conducteur passe pour prendre les billets; la petite fille présente un billet de demi-place.

"Quel âge avez-vous donc?" lui dit le conducteur.

"J'ai cinq ans, monsieur."

"Pas plus de cinq ans?"

"Non, monsieur; en chemin de fer j'ai cinq ans; à la maison j'en ai sept."

"Ah!.... Et vous voyagez ainsi seule?"

"Non, monsieur, cette dame là-bas, au milieu du wagon, est ma tante."

"Et quel âge a votre tante?"

"Elle a vingt-neuf ans."
"Seulement vingt-neuf ans?"
"Je le pense."
"Quel âge avait-elle l'année dernière?"
"Elle avait vingt-neuf ans."
"Et l'année avant?"
'Vingt-neuf ans; elle a toujours vingt-neuf ans."

10. Un enfant bien élevé.

George a six ans; il est soigneusement élevé par sa mère qui lui apprend à dire en toute occasion,—quand il le faut,—"Veuillez m'excuser!"

L'autre jour George, agenouillé près de sa mère, faisait sa prière du soir; voilà qu'un jeune chien (cadeau de son père à son jour de fête) vient folâtrer dans la chambre et l'interrompt en lui léchant les pieds. "Petit Bon[1] Dieu," dit George gravement, "veuillez m'excuser une minute!" et, se levant, il va mettre le chien dehors.

11. Une insinuation peu flatteuse.

"Avez-vous entendu parler du conseil que donne le savant Agassiz?"

"Qu'a-t-il dit!"

"Il dit qu'il est bon de manger du poisson; pourriez-vous me dire pourquoi?"

"Oui, je me rappelle: le poisson est une nourriture qui contient des éléments phosphatés, stimulants et propres à réparer les pertes du cerveau."

"Croyez-vous que je ferais bien d'en manger?"

"Sans doute!"

"Et quelle quantité?"

"Mais... à en juger par vos discours, deux baleines ne seraient pas de trop!"

12. Des lunettes qui fassent lire.

Un vieux paysan entre un jour chez un opticien à la ville et demande des lunettes. On lui en présente une paire qu'il se met sur le nez, et en même temps un journal pour faire l'essai. Après avoir regardé le papier une minute à différentes distances, tantôt l'éloignant, tantôt le rapprochant de ses yeux, il secoue la tête:

"Cette paire ne me va pas," dit-il, "essayons-en une autre."

On lui donne une autre paire; nouveaux essais...

"Celle-ci ne vaut rien non plus," dit-il; "montrez m'en d'autres."

Une troisième paire, une quatrième, une cinquième sont essayées sans succès.

"Mais vous n'avez donc pas," dit-il d'un ton impatienté, "des lunettes avec lesquelles je puisse lire?"

"Que si,"[1] dit l'opticien; "voyez encore celles-ci."

Le paysan ajuste les lunettes et reprend le journal; mais le marchand s'aperçoit qu'il tient le journal tête-bêche.[2]

"Holà!" dit-il; "mais savez-vous lire au moins?"

"Moi, lire? non. Si je savais lire, qu'aurais-je besoin de lunettes?.... Écoutez: notre maître d'école, chez nous, sans ses lunettes ne sait pas distinguer A de B; mais quand il les a sur le nez, ça va tout seul. Je voudrais des lunettes comme les siennes, des lunettes qui fassent lire."

13. Boutade anglaise.

Un Anglais avait passé un an aux Etats-Unis. Au moment où il va se rembarquer pour l'Europe, un de ses amis lui demande:

"Eh bien, que pensez-vous de notre climat?"

"Votre climat! Mais vous n'avez point de climat; vous n'en avez que des échantillons!"

14. Un avocat subtil.

"Vous êtes bien habile," disait Gilhooly à Me Blackstone,[1] l'un des avocats les plus renommés de Chicago; "je voudrais bien vous voir résoudre un cas assez difficile."

"Parlez," dit Me Blackstone, "j'y ferai de mon mieux."

"Voici le cas: deux sœurs jumelles, vivant dans la même maison, ont deux poupons du même âge qui se ressemblent comme deux gouttes d'eau, et qu'on habille l'un comme l'autre. Or, il arrive que, par la maladresse des nourrices, les bébés se trouvent mêlés et changés, et on ne peut plus les reconnaître; on ne sait lequel est Paul et lequel est Pierre. Comment les mères s'y prendront-elles pour retrouver chacune leur enfant!"

"Peut-être," dit l'avocat, "s'ils se ressemblent tant, ils n'ont pas été changés du tout?"

"Mais si, ils ont été changés."

"En êtes-vous sûr?"

"Parfaitement certain."

"Eh bien, *re*changez-les, et chacune des deux mères aura son propre enfant. Je ne vois là aucune difficulté!"

15. Complet.

Les omnibus et les tramways à Paris n'admettent qu'un nombre fixe de voyageurs. Quand la limite est atteinte, le conducteur arbore un écriteau portant

le mot *Complet.* Il est dès lors inutile de courir après la voiture; on n'est pas admis.

Un voyageur américain qui ignorait cette particularité dit un jour à un de ses amis, au commencement de son séjour à Paris:

"Que signifie donc ce mot *Complet* que je vois souvent sur les omnibus?"

"Comment?" dit l'autre qui voit l'occasion de s'amuser aux dépens de son compatriote, "comment! vous ne l'avez pas encore visité?"

"Visité quoi?"

"Mais, *Complet!* C'est un endroit charmant; il faut voir ça, mon cher."

Le voyageur novice n'a rien de plus pressé que de courir après chaque omnibus qui porte ce mot; mais toujours le conducteur refuse de l'admettre. Partant quelques jours après, il eut le chagrin de quitter Paris sans avoir vu *Complet.*

16. Pourquoi j'ai appris le français.

J'étais jeune, sans expérience et malheureusement timide encore, le jour où il me fallut partir subitement pour la France en place de mon père empêché. Je pris le bateau allemand qui va de New-York à Southampton.

A Southampton, avant de m'embarquer pour le Hâvre le matin, j'avais bien déjeuné. La traversée fut mauvaise, et je fus tellement secoué que je n'eus guère l'envie de manger sur l'horrible petit bateau qui nous portait. Nous arrivâmes au Hâvre à 3 heures après midi. Le train pour Paris ne partant qu'à 4 heures, je crus que j'aurais le temps de me réconforter.

J'avisai bientôt, dans la rue principale, un "café-restaurant," et, entrant, je m'assis à une table. Im-

médiatement un garçon arrive et me demande en son jargon ce que je voulais. Du moins c'est ce que je crus comprendre. Moi, je réponds, en montrant deux doigts:

"*Two chops.*"

"Oui, monsieur," réplique le garçon; et je l'entends qui répète:

"Deux chopes,[1] deux !"

Une minute après il revient apportant deux immenses verres de bière qu'il pose sur la table. Je lui fais signe que ce n'est pas de la bière que je veux et je répète:

"*Two chops!*"

Le garçon souriant me montre les verres de bière et va servir d'autres clients.

Voyant l'impossibilité de me faire comprendre, je me résigne à avaler mes deux chopes, faute d'autre chose. Cependant l'heure du train était arrivée et je n'eus que le temps d'entrer dans le wagon. Il était dix heures du soir quand, arrivé à Paris, je pus enfin avoir à dîner. Je jurai bien alors d'apprendre le français, et... je le sais.

17. Nécessité d'aspirer l'h en français.

Le colonel Caumont étant en garnison à Versailles, voit un jour passer sous sa fenêtre deux soldats de son régiment qu'on emmenait en prison. Il appelle aussitôt son ordonnance:

"Qu'ont-ils donc fait ?"

"Mon colonel, ils ont *tué* un gendarme."

"Oh ! les malheureux !"

Et il fait aussitôt demander le rapport de l'affaire pour l'envoyer au général commandant. Le rapport arrive, et il se trouve que les soldats dont le crime a

excité l'indignation du colonel ont simplement *hué* et non *tué* le gendarme !

18. Faim ou femme ?

"Garçon," dit un Anglais en s'asseyant à une table dans un restaurant à Paris, "servez-moi vite; je suis pressé et j'ai une grande *femme*." C'est ainsi qu'il prononçait le mot *faim.*

"Vraiment !" dit le garçon surpris; et, pour ne pas être en reste de politesse avec un étranger si communicatif, il ajoute: "Et monsieur a de grands enfants aussi sans doute ?"

"Oh ! oh !" se dit l'Anglais à lui-même, "le garçon n'a pas compris; j'aurais dû dire *je suis* au lieu de *j'ai.* Non," reprend-il tout haut; "non, garçon, je veux dire que je suis une grande femme."

"Impossible, monsieur, impossible avec cette longue barbe !"

19. Et avec ça ?

Souvent dans les magasins en France, après une emplette, le commis qui vous sert dit: "Et avec ça ?" C'est-à-dire, "Que désirez-vous encore ?"

Un jour le peintre Meissonier était allé faire divers achats dans un grand magasin, où l'on employait cette formule. La répétition de ces mots commençait à l'agacer quand il arrive à son dernier achat, des mouchoirs. "Et avec ça, monsieur," dit le commis machinalement.

"Avec ça," dit le peintre tout à fait hors de lui-même; "Avec ça, je me moucherai, imbécile !"

20. Appréciation américaine.

"Comment trouvez[1]-vous l'Angleterre?" disait-on à un Américain qui revenait d'un voyage en Europe.

"C'est un pays bien agréable, très riche, bien cultivé," répond l'Américain; "mais je n'y étais pas à mon aise."

"Et pourquoi cela?"

"J'aime à faire une promenade après le déjeuner; or, l'Angleterre....c'est une si petite île que je n'osais faire ma promenade accoutumée: j'avais peur d'aller trop près du bord et de tomber."

21. Où peut-on être mieux?

Un habitant de Boston ayant perdu sa femme était inconsolable. Un médium (spirite) trouve moyen de lui persuader qu'il peut communiquer avec sa femme dans l'autre monde. La conversation commence par l'intermédiaire du spirite.

"Betsy, m'entends-tu?"

"Chéri, je t'entends bien."

"Où es-tu maintenant?"

"En paradis."

"T'y trouves-tu bien?"

"Euh!....assez bien, mais ça ne vaut pas Boston."

22. Chaleur dans une épingle.

C'était l'hiver; une bise âpre fouettait le visage de deux voyageurs assis dans un *jaunting-car* qui courait sur la route de Dublin. Ils étaient emmitouflés dans de chauds habits; mais leur cocher n'avait qu'une

méchante jaquette, et sa chemise ouverte laissait voir sa poitrine nue. Pris de compassion, un des voyageurs lui dit:

"Pourquoi donc n'attachez-vous pas le col de votre chemise avec une épingle?.... Vous auriez plus chaud."

"Allons donc!" dit Paddy; "est-ce qu'une épingle tient chaud maintenant? Quelle chaleur y a-t-il dans une épingle?"

23. Pigeon ou Saint-Esprit.

Un jeune Américain venu à Paris pour étudier le français résolut d'essayer une nouvelle méthode, c'est-à-dire d'apprendre cette langue sans livre et sans maître, et seulement par ce qu'il entendrait. On le voyait donc parcourant la ville un crayon et un calepin à la main, inscrivant les mots nouveaux qu'il apprenait.

Un jour, étant dans l'Église de Notre-Dame, il voit la représentation du Saint-Esprit sous la forme d'une colombe (*vulgò*, pigeon).

"Qu'est-ce que c'est que ça?" dit-il au sacristain.

"C'est le Saint-Esprit," répond celui-ci.

"Bon!" dit notre jeune homme. Et il écrit sur son calepin: *pigeon* en anglais, *Saint-Esprit* en français.

Sur ce, il s'en va dîner.

"Garçon," dit-il tout d'abord au domestique qui le sert, "je désire manger aujourd'hui un Saint-Esprit aux petits pois."

24. Il n'est pas fou.

Un juge examinait un jeune homme qu'on voulait faire enfermer dans un asile d'aliénés sous prétexte

d'insanité; il lui pose plusieurs questions et enfin lui demande:

"Combien de jambes a un mouton?"

"Cela dépend, monsieur le juge."

"Dépend de quoi?"

"S'il est mort ou vivant?"

"Comment cela?"

"Eh oui!... S'il est vivant, il a quatre jambes; s'il est mort, il n'en a pas."

"Je ne vois pas cela."

"C'est bien simple, monsieur le juge: s'il est mort, chez le boucher, par exemple, il a deux gigots[1] et deux épaules. Et où sont les jambes?"

Le juge décida que le jeune homme n'était pas fou.

25. Ni coton, ni laine.

Dans un village du Maine, la maîtresse d'école expliquait à ses élèves les divers matériaux dont sont faites les étoffes,[1] savoir le lin, le coton, la laine, etc.

"Ainsi," disait-elle, "notre linge[2] est principalement fait de coton, et quelquefois de lin; nos robes d'été sont faites de coton; les habits des hommes sont faits de drap, qui est une étoffe de laine. Vous comprenez, n'est-ce pas?... Eh bien, Joseph, de quelle étoffe votre jaquette est-elle faite?"

"Elle a été taillée dans l'habit de mon père, madame."

26. Médecin et médecine.

Un Américain qui avait besoin de repos, après un hiver passé à Paris, était allé, sur les conseils de son médecin, s'installer dans une villa près de Tours. Il

avait mis au service de sa fille une femme de chambre, domestique entendue, mais qui avait des idées un peu vagues à l'endroit des Américains.

Peu après son installation, l'Américain fait prier le Dr. Roussel, de Tours, de venir le voir. Le docteur se présente, mais il est arrêté au passage par la femme de chambre. Celle-ci, le tirant à part, lui dit, en baissant la voix:

"N'est-il pas vrai, monsieur le docteur, que les Américains sont des cannibales, des anthropophages?"

"Qui vous a dit cela, mon enfant?"

"Oh! je le sais bien, je l'ai entendu dire il y a longtemps, et j'en suis sûre maintenant.... Tenez, si vous allez là-haut, soyez bien sur vos gardes; méfiez-vous!"

"Bon? Et pourquoi cela?"

"Ce matin, une dame française est venue rendre visite à la demoiselle, et celle-ci lui a dit: "Mon père est un peu mieux depuis qu'il a avalé son médecin à Paris, mais je crois qu'il sera obligé d'en avaler encore un autre!"

27. Le plus grand peintre.

L'autre jour un Anglais et un Allemand discutaient la supériorité relative des peintres de leur nation. La dispute s'échauffait: un Américain qui avait écouté en silence leurs arguments prit tout à coup la parole:

"Je crois," dit-il, "pouvoir vous mettre d'accord. Vous avez de chaque côté d'excellents peintres. Mais il y en a ailleurs qui leur sont bien supérieurs."

"Où cela?" demandent-ils tous deux à la fois.

"Mais ici même, en Amérique!"

Nos deux disputeurs hochaient la tête en souriant d'un air incrédule. L'Américain continua:

"Sans aller plus loin que mon village, il y a là un artiste sans pareil. Dernièrement il lui a pris fantaisie de peindre un morceau de marbre comme du liège. La peinture était si parfaite, si efficace, que ce marbre mis sur l'eau a flotté. Trouvez-moi quelque chose qui surpasse cela !"

28. L'invention à l'épreuve.

Le général Grant était au quartier-général occupé à faire son rapport sur la bataille de Chattanooga; un aide de camp entre:

"Général," lui dit-il, "cet homme recommandé par le sénateur N... est revenu encore une fois pour vous montrer sa cuirasse perfectionnée, et...."

"Encore lui !" dit le général d'un ton impatienté. "Eh bien, faites-le entrer !"

L'inventeur se présente et commence:

"Général, j'ai beaucoup amélioré ma cuirasse depuis que vous l'avez vue: tout soldat qui en sera muni n'aura rien à craindre d'une balle de fusil ordinaire."

"Avez-vous votre machine ici ?" dit le général.

"La voici." Et l'inventeur défaisant un paquet enveloppé de journaux montre une cuirasse resplendissante en acier poli.

"Vous êtes sûr," reprend le général, "qu'elle est à l'épreuve de la balle ?"

"Parfaitement sûr."

"Nous allons bien voir. Endossez-la; ajustez-la bien sur vous....C'est fait ? Mettez-vous là près de cette fenêtre." Puis se tournant vers l'aide de camp: "Capitaine," continue-t-il, "il y a à la porte un factionnaire [1] avec son fusil chargé; allez le chercher.

Qu'il monte sur-le-champ; nous ferons l'épreuve de la cuirasse sur place."

L'aide de camp sort; mais en même temps l'inventeur conçoit quelques doutes sur l'impénétrabilité de sa cuirasse. Poussant un cri de frayeur, il saute par la fenêtre, se sauve à toutes jambes et disparaît.

A partir de ce jour, personne ne vint plus proposer au général de cuirasse à l'épreuve de la balle.

29. Un dîner de potages et de cure-dents.

Notre Anglais, qui ne savait pas un mot de français, s'assied bravement à table dans un restaurant à la mode; un garçon lui présente immédiatement la carte du jour.

L'Anglais montre du doigt le premier mets en tête de la carte, et on lui apporte un potage. Il indique ensuite la seconde chose marquée sur la carte. Le garçon lui apporte un second potage, peu différent du premier. Troisième potage quand il montre la troisième chose.

Ayant assez de potages et des mets peu substantiels du commencement de la carte, l'étranger passe sans transition à la fin de la liste, et met l'index sur la dernière ligne. Le garçon pose devant lui des cure-dents, très utiles après tant de soupes !

30. Il faut être présenté : l'Anglais peu sociable. (Version française.)

Pour rien au monde certains Anglais ne parleraient à un étranger qui ne leur a pas été présenté. Un jour d'hiver, un Anglais entre dans un grand restaurant des boulevards à Paris et va s'asseoir non loin

du poêle. Un Français l'avait précédé auprès du feu, et, absorbé dans l'occupation agréable de déguster une cuisse de poulet, ne s'apercevait pas que le pan de sa redingote avait pris feu. L'Anglais, sentant le brûlé, regarde de tous côtés et voit ce que c'est. Il fait signe au garçon de venir.

"Tout de suite !" dit le garçon fort occupé à servir d'autres clients. Voyant qu'il ne venait pas, l'Anglais joint cette fois la voix au geste:

"Garçon," dit-il, "garçon !"

"Voilà, monsieur," répond le garçon tout en courant à l'autre bout de la salle.

Cependant l'habit brûlait toujours, et il commençait à y avoir danger. Notre Anglais se lève et d'un pas majestueux va trouver le garçon.

"Voyons," dit-il en lui frappant sur l'épaule, "allez vite dire à ce monsieur là-bas que son habit brûle."

Et lui-même retourne tranquillement à sa place auprès du Français.

31. Esprit ou naïveté.

Un Irlandais demandait du travail dans une ferme où l'on avait besoin de domestiques.

"Je ne prends plus d'Irlandais à mon service," dit le fermier.

"Et pourquoi cela ?"

"J'ai eu une fois un Irlandais ici; il est mort chez moi et il m'a fallu défrayer toutes les dépenses de son enterrement."

"Est-ce là tout ?" dit Patrice. "Prenez-moi, alors, en toute confiance. Je puis vous apporter un certicat de mes maîtres précédents comme quoi je ne suis pas mort à leur service, ni resté à leur charge après ma mort."

32. Un compliment.

Un Français causait avec une dame américaine et son mari.

"Mon mari," dit-elle, "a deux frères plus vieux que lui; mais ils ne sont pas encore mariés; ce sont deux garçons invétérés."

"Vraiment ! Et pourquoi donc ça ?"

"Mes frères," dit le mari, "sont difficiles[1]; il leur faudrait des femmes parfaites;....et ils n'en trouvent pas."

"Ah ! monsieur," dit le Français, "vous devez bénir votre chance; vous avez été plus heureux qu'eux !"

33. Autre compliment à la française.

Un jeune Français voyageait pour achever son éducation. Après avoir passé quelque temps en Angleterre, il vient aux États-Unis, et débarque à New-York. Le lendemain de son arrivée, il est présenté le soir à une famille américaine; c'était justement soir de réception.

Le jeune Français paraissait charmé de tout ce qu'il voyait et entendait. La conversation, après quelque temps, tombe sur l'Angleterre.

"Vous avez vu," lui dit quelqu'un, "de bien belles femmes en Angleterre ?"

"Oh ! pour cela, oui !" dit le Français.

"Les plus belles du monde ?" demande une dame.

"Je le croyais....hier."

34. Encore un compliment.

Dans un salon, une jeune fille en saluant laisse tomber son éventail. Son cavalier s'empresse, ramasse l'éventail et le remet à sa danseuse.

"Monsieur," dit la jeune fille, "je vous rends mille grâces [1]."

"Mademoiselle," reprend le jeune homme, "vous m'en rendriez dix mille qu'il vous en resterait encore !"

35. Comment marche le télégraphe.

On ne faisait que commmencer à construire des télégraphes; deux paysans causaient de la nouvelle invention:

"Je ne puis comprendre," disait l'un, "comment, en écrivant quelque chose au bout d'un fil télégraphique, l'autre bout du fil peut imprimer [2] ce qu'on a écrit."

"Pourtant," lui dit son compagnon, "regarde ton chien. Pince-lui la queue, et tu verras que c'est par la tête qu'il aboiera."

36. Vous ne prenez pas assez d'exercice !

La scène se passe dans le cabinet d'un docteur renommé, mais un peu charlatan; un homme jeune encore entre d'un air fatigué et se laisse tomber sur une chaise.

Le docteur (*à part*): Encore un anémique. (*Tout haut, lui prenant la main.*) Voyons votre langue !.... Hum ! langue chargée ! Et le pouls....faible, fébricitant. (*Se levant d'un air d'importance.*) Toujours la même histoire ! On prétend vivre sans air frais; mais est-ce possible ? Mon ami, vous voyez la belle santé que j'ai ? Eh bien, tout comme vous je pourrais prendre le chemin du cimetière si je restais tout le jour assis dans mon cabinet sans bouger. Il vous faut de l'air frais; il vous faut faire de longues pro-

menades et vous fortifier en restant dehors aussi longtemps que possible. Si je vous faisais une longue ordonnance d'une demi-douzaine de médecines, vous me trouveriez sans doute bien habile. Non, non, ma seule ordonnance est de marcher, marcher encore, marcher toujours.

Le patient: Mais, monsieur le docteur....

Le docteur: C'est cela, discutez maintenant ! Vous en savez plus que moi. Je vous le répète, je vous conseille de faire de longues promenades, plusieurs fois par jour.

Le patient: Mais justement, docteur, je suis sur pied....

Le docteur: Oui, oui, je le sais; comme les autres, vous marchez beaucoup. Eh bien, marchez dix fois plus.

Le patient: Mais, monsieur le docteur, c'est ma profession de....

Le docteur: Bien entendu; la profession ne permet pas, etc. Connu ! Prenez une autre profession qui vous permette de prendre de l'exercice; la santé avant tout, corbleu ! Et....que faites-vous ?

Le patient: Je suis facteur, attaché à la Grande Poste.

Le docteur (*abasourdi*): Oh ! oh !.... Voyons que j'examine votre langue encore une fois.

37. Cheval et âne.

Un jour un homme riche à millions, mais peu instruit et, cependant désireux de se faire un nom dans la littérature, s'en vient trouver Alexandre Dumas et lui propose de faire un roman en collaboration.

"Voici mon plan," dit-il en finissant; "vous et moi nous pourrions faire cela ensemble."

"Vous et moi ensemble!" s'écrie le romancier. "Et quand a-t-on jamais vu atteler ensemble un cheval et un âne?"

"De quel droit, monsieur, me comparez-vous à un cheval?"

38. Un Yankee.

Un commis en librairie voyageait dans l'ouest. Comme il passait dans une forêt solitaire, il est tout à coup entouré par des voleurs de grand chemin qui le fouillent, mais ne trouvent point d'argent.

"Ah! ah!" dit le Yankee en riant; "est-ce que vous vous imaginez que je porte mon argent avec moi? Ah! ah!.... Mais attendez, mes amis, j'ai quelque chose que je veux vous faire voir."

Cela dit, il déballe ses livres, et, montrant aux soi-disant voleurs des cartes de l'État où ils étaient, il fait si bien l'article[1] qu'il leur en vend une à chacun; et il est payé comptant!

39. La chasse au tigre.

On demandait à un officier récemment revenu des Indes quelle sorte de passe-temps était la chasse au tigre.

"Fort agréable et amusant....tant que vous chassez le tigre. Mais il arrive quelquefois que l'animal, pressé trop fort, se retourne et vous chasse à votre tour; alors la chasse n'est plus amusante du tout, et est même fort déplaisante."

40. Il était fort bien en l'air.

Deux peintres montés sur un échafaudage remettaient l'extérieur d'une maison à neuf. Une des cordes

de l'échafaudage vient à casser, et l'un des peintres tombe à terre, tandis que l'autre reste accroché à sa corde.

Celui qui était tombé ne s'était rien brisé; cependant il se relève en gémissant et fait quelques pas en boitant.

"Voilà une fameuse chance," crie l'autre. "T'es-tu fait bien mal en tombant?"

"En tombant? non; tant que j'étais en l'air, je me trouvais fort bien. C'est lorsque la terre m'a arrêté soudain que j'ai fait la grimace."

41. Nous avons déménagé.

Un gros financier, charmé de la situation d'un village où il avait passé l'été, achète une résidence tout au milieu et s'y installe. Il fait aussi venir un piano pour sa fille.

Ses rêves de félicité sont bientôt troublés: il a pour voisins, d'un côté un serrurier, et de l'autre un maréchal-ferrant. Toute la journée, à droite et à gauche, le marteau bat l'enclume; le bruit le réveille le matin et, le soir, tue les mélodies favorites que sa fille lui joue sur le piano.

Il cherche un remède; et, après avoir bien réfléchi, il va trouver le serrurier:

"Voulez-vous aller loger ailleurs?" lui dit-il; "je vous donnerai cinquante dollars."

John le serrurier consent; et le richard va trouver Jack le maréchal-ferrant. Pour cinquante dollars ce dernier changera aussi de maison. Cet arrangement conclu, le financier fait un petit voyage pour laisser à ses gens le temps de trouver une nouvelle demeure.

Il retourne le soir. Le lendemain matin il est en-

core réveillé par l'infernal vacarme des marteaux. Furieux, il se lève et va accabler le serrurier de reproches.

"Hé quoi," réplique celui-ci, "n'avons-nous pas déménagé? Moi j'ai pris la place de Jack, et lui, il a pris la mienne."

42. Une oie est un bipède.

Le maître (*à ses élèves*): Je vous ai expliqué ce que c'est qu'un quadrupède. Donnez-moi des exemples de quadrupèdes.

Les élèves: Un cheval,....un chien,....un éléphant.

Le maître: Fort bien. Maintenant un bipède n'a pas quatre pieds, mais deux seulement comme, par exemple.... Tenez! (*montrant l'image d'une oie dans un tableau,*) voilà un bipède. Je suis un bipède; vous êtes tous des bipèdes.... Eh bien, Champarin, que suis-je? dites-moi?

Champarin (*innocemment*): Monsieur, vous êtes une oie!

43. Aristocratie.

Un Anglais de bonne famille venait de passer une année en Amérique. Au dîner d'adieu que lui donnait un Américain de ses amis avant son départ pour l'Europe, la conversation roulait sur l'Amérique et ses habitants:

"Quelle est votre impression de notre peuple, en général?" demande l'Américain.

"Ma foi, je l'aime beaucoup; mais il me semble qu'il vous manque quelque chose. J'en suis sûr même."

"Qu'est-ce que c'est donc?"

"Je puis bien vous le dire; vous n'avez pas d'aristo-

cratie comme nous, et cela vous fait bien défaut dans la société."

"Mais comment définissez-vous l'aristocratie?" dit l'Américain.

"Que me demandez-vous là?" réplique le noble Anglais. "Vous savez bien ce que c'est: l'aristocratie....c'est....c'est l'aristocratie;....des gens, vous savez, qui ne font rien, dont les pères n'ont rien fait; des gens, vous savez, qui peuvent voyager sans être tenus par leurs affaires, et qui n'ont pas de boutiques ou de magasins à surveiller, qui ne travaillent pas, enfin, vous savez."

"Ah! c'est cela?" réplique le New-Yorkais. "Eh bien, je vous assure que nous avons beaucoup de ces gens-là; seulement ici on les appelle des vagabonds (*tramps*)."

44. Les enfants.

Lili tournait depuis quelque temps dans sa chambre, et elle ne se couchait pas quoique l'heure fût passée.

"Ma mie," dit la mère, "je te donnerai cinq sous si tu es couchée dans cinq minutes."

"Oh! maman, veux-tu être bien gentille[1]? dis dix minutes et donne-moi dix sous."

45. Souhaits modestes.

Mes désirs sont modestes: je voudrais
  Pour me loger, au coin d'une belle avenue,
Une maison de bel aspect; j'aurais
  Un terrain tout autour m'isolant de la rue:
    Aux plus simples nécessités
    Mes souhaits sont limités.

Et pour meubler ma maison je voudrais
  Quelque chose de simple en vrai vieux palissandre,
Tableaux, tapis d'Angleterre; j'aurais
  Fauteuils et canapés pour m'asseoir et m'étendre:
    Aux plus simples nécessités
    Mes désirs sont limités.

Nul superflu: pour dîner je voudrais
  Cinq ou six simples mets sur ma modeste table;
Un bon rosbif, un bon gigot; j'aurais
  Gibier, poisson; aussi quelque vin délectable:
    Aux plus simples nécessités
    Mes désirs sont limités.

Point de millions pour moi, non ! je voudrais
  Tout simplement jouir d'une décente aisance
Foin des trésors de Crésus si j'avais
  Quelques mille dollars en sus de ma dépense !
    Aux plus simples nécesités
    Mes désirs sont limités.

Président ou Gouverneur ne voudrais
  Être, ni rechercher de fonction publique:
Mais à Paris (ou Londres) j'aimerais
  Être représentant de notre République.
    Aux plus simples nécessités
    Tous mes désirs sont limités.

Imité de O. W. Holmes.

46. Le singulier de "nous."

Deux amis causent. A un moment donné l'un dit·
"Que nous sommes donc bêtes !"
"Parle au singulier," dit l'autre.
"Eh bien, que tu es donc bête !"

47. Un marché.

Un vieil harpagon[1] fait venir un médecin pour voir sa femme très malade. Le médecin, qui connaissait son homme, demande à s'arranger d'abord pour ses honoraires.

"Soit[1]!" dit l'harpagon; "je vous donnerai 200 francs, que[2] vous tuiez ma femme ou que vous la guérissiez."

Le médecin accepte; mais, malgré ses soins, la femme meurt. Quelque temps après, il vient réclamer son argent.

"Quel argent?" dit l'harpagon: "avez-vous guéri ma femme?

"Non, je ne l'ai pas guérie."

"Alors, vous l'avez tuée?"

"Tuée? Oh! quelle horreur! Vous savez bien que non."

"Eh bien, puisque vous ne l'avez ni guérie ni tuée, que demandez-vous?"

48. Finesse de M. de Rothschild.

"Bonjour, mon cher ami," dit M. de Rothschild à M. de Belmont, en le rencontrant sur le boulevard; "Où allez-vous donc par là?....Mais comme vous avez l'air soucieux!"

"Soucieux? On le serait à moins: je viens de faire une bêtise pommée qui peut me coûter cher."

"Bah! Est-ce possible? Voyons, contez-moi ça et si je peux vous aider...."

"Oh! vous n'y pouvez rien.... Vous connaissez le gros Michaud? Figurez-vous que, il y a deux ou trois jours, je lui ai prêté 10,000 francs sans exiger de reçu, et j'apprends ce matin qu'il est parti pour Cons-

tantinople. Je puis bien dire adieu à mon argent. Oh ! si j'avais un billet quelconque....!"

"Un reçu vous sauverait ?"

"Eh oui! j'aurais prise sur lui."

"Eh bien, mon cher de Belmont, il serait peut-être possible d'en avoir un !"

"Comment cela ?"

"Écrivez-lui à Constantinople pour lui réclamer les 20,000 francs que vous lui avez prêtés."

"Mais ce n'est pas 20,000 francs que je lui ai donnés ! 10,000 seulement."

"J'ai bien entendu. Écrivez-lui toujours, et mettez le chiffre 20,000; nous verrons. Mais on m'attend là-bas; adieu, mon cher, au plaisir de vous revoir !"

M. de Belmont rumine un instant: "Pourquoi donc insiste-t-il sur le chiffre 20,000 ? Je m'y perds !.... Mais, en tout cas, l'ami Rothschild est de bon conseil, et je ne risque rien, d'ailleurs. Va[1] pour les 20,000 francs !"

Dix jours après, M. de Belmont s'en vient trouver M. de Rothschild dans ses bureaux, une lettre à la main: "Je savais bien," lui dit-il, "que c'était inutile de réclamer; le drôle ne parle pas de rendre son argent."

"Comment dit-il cela ?" dit M. de Rothschild. "Voyons la lettre."

"La voilà, je viens de la recevoir."

"Eh mais," dit M. de Rothschild après l'avoir parcourue, "c'est justement ce que j'attendais, et le Michaud s'est pris au piège. Mon cher ami, vous avez là une reconnaissance de premier ordre. Voyez: '*Pourquoi réclamez-vous* 20,000 *francs, quand vous savez que je ne vous en dois que* 10,000 !' Je vous en *dois*, et c'est signé *Michaud*. Que voulez-vous de mieux ?"

49. Spécimen de calembour commis par un Américain.

Il se promenait à la campagne avec un Français. La pluie survenant tout à coup, ils ouvrent leurs parapluies:

"Je croyais," dit l'Américain à son ami, "que votre parapluie était brun!"

"Mais il est encore brun!"

"Pardon, mon cher, il a dû changer de couleur puisqu'il est tout vert (il est ouvert)."

50. Il pleut bien fort!

"Florence, sœur chérie, tu ne t'habilles pas pour sortir cette après-midi?"

"Tu ne vois donc pas comme il pleut!"

"Si; mais ça ne peut pas durer! Tu m'avais promis de venir avec moi."

"Toute chère, je ne peux m'aventurer dehors par un temps pareil; je ne sais pas nager!"

51. Enfants terribles.

Mme Leroy était redoutée dans tout le village à cause de la longueur interminable des visites qu'elle faisait. Un jour elle se dirigeait du côté de la maison de Mme Audouin; le jeune Jules Andouin qui jouait dans la rue la voit venir de loin: il court bien vite à la maison, puis revient jouer devant la porte.

"Votre mère est-elle chez elle?" lui demande Mme Leroy en arrivant.

"Non, madame, elle n'y est pas, elle est sortie."

"C'est contrariant! Enfin, quand elle rentrera, dites-lui que je suis venue pour la voir."

"Oh! madame, elle le sait déjà; je viens de le lui dire."

52. Esprit marseillais.

Une dispute avint[1] entre deux voyageurs:
L'un d'eux était de ces conteurs
A qui toujours l'hyperbole est permise.
"J'ai vu," dit-il, "un chou plus grand qu'une maison."
"Et moi," dit l'autre, "un pot aussi grand qu'une église."
Le premier se moquant, l'autre reprit: "Tout doux!
On le fit pour cuire vos choux."

53. La Bienfaisance et la Reconnaissance.

Un jour le bon Dieu eut l'idée de donner une fête dans son palais d'azur.

Toutes les vertus furent invitées, les vertus seules. Les messieurs ne furent pas conviés; rien que des dames.

Il vint beaucoup de vertus, de grandes et de petites. Les petites vertus étaient plus agréables et plus courtoises que les grandes, mais toutes semblaient très contentes et conversaient poliment entre elles, comme il convient entre personnes intimes et même parentes.

Mais voilà que le bon Dieu remarqua deux belles dames qui semblaient ne pas se connaître. Le maître de la maison prit une de ces dames par la main et la mena vers l'autre.

"La Bienfaisance," dit-il en désignant la première. "La Reconnaissance," ajouta-t-il en montrant l'autre.

Les deux vertus se regardèrent curieusement et d'un air indiciblement étonné: depuis que le monde est monde, et il y avait bien longtemps de cela, elles se rencontraient pour la première fois.

Tourguéneff, "Petits Poëmes en prose."

54. Ce que Lili fait à l'école.

Lili va à l'école, mais elle ne s'y amuse pas beaucoup. Son oncle l'interroge:

"Lili, que fais-tu à l'école? Sais-tu lire un peu?" Lili secoue la tête.

"Sais-tu écrire?"

Lili recommence à secouer la tête.

"Alors, qu'est-ce que tu y fais?"

"Moi? j'attends qu'on sorte."

55. Le chemin le plus court.

Un Anglais avait perdu son chemin à Paris. Après avoir tourné quelque temps sans parvenir à se retrouver, il s'adresse tout bonnement à un cocher de fiacre:

"Cocher," dit-il, "quel est le chemin le plus court pour aller au boulevard des Italiens?"

Le cocher, montrant sa voiture:

"Voilà, monsieur!"

56. Où l'on peut voir des peaux d'éléphant.

"Avez-vous jamais vu une peau d'éléphant?" demandait un maître d'école à ses élèves.

"Oui!" répondit un des plus jeunes de la classe; "j'en ai vu une."

"Où?" dit le maître.

"Sur un éléphant, pour sûr."

57. Feu ou Fou.

Deux Américains, l'un jeune, l'autre d'un certain âge, arrivent un 24 décembre matin dans un hôtel du boulevard des Italiens à Paris; ils se font servir un

bon déjeuner dans leur chambre, auprès d'un bon feu. Peu après, le jeune homme descend et, en passant devant le concierge, il lui jette ces mots: "Ne laissez pas le fou sortir !" et il sort.

Le concierge, qui causait en ce moment avec une autre personne, répète machinalement: "Ne laissez pas le fou sortir !.... Il veut dire sans doute de ne pas laisser sortir le fou. Le fou ?.... L'autre monsieur est donc fou ? Je ne l'aurais pas cru, il a l'air si comme il faut !"

En ce moment celui dont il parlait descend et se dirige vers la porte.

"Un moment," crie le concierge en l'arrêtant par le bras; "votre ami et compagnon nous a dit de ne pas vous laisser sortir."

L'Américain secoue la tête comme pour faire entendre qu'il ne comprend pas; en même temps il s'avance comme pour passer dans la rue. Mais le concierge l'invitant, à l'aide de signes énergiques, à le suivre en haut, il retourne avec lui dans sa chambre où il aura sans doute l'explication du mystère. Mais à peine est-il entré que le concierge ferme la porte à clef au dehors et aposte un garçon pour garder la porte jusqu'au retour de l'autre Américain. C'est en vain que le prisonnier appelle et frappe, et demande en anglais qu'on lui ouvre; le garçon ne comprend pas l'anglais et, fidèle à sa consigne, reste inflexible.

Trois heures après le jeune homme revient et n'est pas peu surpris de trouver la porte de sa chambre fermée à clef et un garçon montant la garde devant.

"Il n'est pas sorti !" dit le garçon en montrant la porte.

"Qui, sorti ?"

"Hé! mais le fou, monsieur. Il est bien tranquille maintenant, quoiqu'il ait fait du tapage au commencement."

Cependant le jeune Américain était entré dans la chambre: il voit couché sur le canapé, bien emmitouflé dans des couvertures, son malheureux compatriote qui se contente de lui jeter un regard plein de reproches inénarrables. La chambre était glacée, le feu paraissait éteint depuis longtemps.

"Que veut dire cela?" dit-il au propriétaire qui, averti par le concierge, venait voir ce qui se passait. Ce propriétaire savait l'anglais et, d'après le récit du concierge, avait compris la situation.

"Cela veut dire," répond-il, "que vous avez parlé anglais en croyant parler français. Vous avez traduit littéralement *do not let the fire go out*, et en même temps prononcé *fou* (madman) pour *feu* (fire). Il fallait dire: Ne laissez pas éteindre le feu."

58. Vanité par trop[1] naïve.

"J'ai vu plusieurs de vos tableaux," disait Mme De Browne à M. Palette, "et je les admire beaucoup."

"Ah! merci, madame; vous êtes trop aimable."

"Je pense que votre pinceau rappelle Meissonier, le grand peintre français; vous avez son coloris et son mouvement."

"Vous croyez?" dit M. Palette. "Oui,....cela se voit assez fréquemment dans notre profession; il arrive souvent qu'un artiste s'approprie, inconsciemment en quelque sorte, le faire[2] et la touche d'un autre. Cependant la ressemblance ici est étrange; car j'ai bien lieu de croire que Meissonier n'a jamais vu aucun de mes tableaux!"

59. Elle comprend....à sa façon.

Une dame qui était venue passer quelque temps à Paris avec une amie descendit un jour seule à la salle à manger de l'hôtel pour déjeuner. Comme elle ne savait pas le français elle indique au garçon, par signes, sur la carte, ce qu'elle désire, notamment du café.

Le garçon apporte tout ce que la dame lui avait demandé, et revient quelque temps après. La dame lui montre par geste son café; le garçon comprend qu'il a oublié d'apporter le sucre: "Ah!" dit-il, "tout de suite, madame, je vais chercher le sucre tout de suite."

"*Too sweet,*" réplique la dame, "*too sweet! Why, there is not a bit of sugar in it.*"

60. Question d'enfant.

Comme il y a du monde à dîner, on a recommandé à la petite Lucie de ne rien demander.

La conversation s'anime et on sert d'un plat favori dont on oublie de donner à l'enfant.

Quelques minutes après, la mère appelle le domestique pour lui demander une assiette.

Et la petite Lucie, timidement:

"Veux-tu la mienne, petite mère? il n'y a rien dedans."

61. La première voiture de Hogarth.

Le grand peintre était enfin arrivé à l'aisance, et avait acheté une voiture. La première fois qu'il s'en servit il alla rendre visite à son vieil ami, le lord-maire de Londres. Il fit son entrée par la façade principale de Mansion-House, et resta assez longtemps à causer

avec le maire. D'autres visites arrivant, il prit congé et fut reconduit par un des huissiers jusqu'à une porte de sortie qui donnait sur une rue latérale. Pendant son entretien avec le lord maire, le temps avait changé avec cette facilité particulière à Londres et il pleuvait à verse. Hogarth, selon son habitude, cherche de l'œil un fiacre; il n'y en avait pas un seul en vue. Il fait signe à des cochers de voitures de maître qui attendaient. Ils ne daignent même pas lui répondre. Que faire ? Le peintre se met bravement en route pour sa maison, en dépit de la pluie; il arrive tout trempé et ruisselant.

"Qu'as-tu donc fait de ta voiture ?" s'écrie sa femme.

"Ah ! tiens, c'est vrai," répond Hogarth, "j'en ai une....ma foi, je l'ai oubliée là-bas."

62. Les inconvénients de la fortune.

Depuis que j'ai touché le faîte
Et du luxe et de la grandeur,
J'ai perdu ma joyeuse humeur:
    Adieu, bonheur !
Je bâille comme un grand seigneur;
    Adieu, bonheur !
Ma fortune est faite.

Le jour, la nuit, je m'inquiète:
La chicane et tous ses suppôts
Chez moi fondent à tout propos,
    Adieu, repos !
Et je suis surchargé d'impôts....
    Adieu, repos !
Ma fortune est faite.

Plus d'appétit, plus de goguette !'
Dans un carrosse empaqueté,
Je promène ma dignité,
    Adieu, gaîté !
Et par bon ton je prends du thé....
    Adieu, gaité !
Ma fortune est faite.

Pour le plus léger mal de tête,
Au poids de l'or je suis traité.
J'entretiens seul la Faculté.
    Adieu, santé !
Hier trois docteurs n'ont visité....
    Adieu, santé !
Ma fortune est faite.

63. Les oies ont-elles deux pattes.

M. Farrel, de Bâton-Rouge (La.), attendait des amis à dîner. Il avait choisi lui-même dans sa basse-cour une oie superbe qui devait être la pièce de résistance du repas; il l'avait, en conséquence, spécialement recommandée à son cuisinier, l'honnête Pompée.

Le dîner allait commencer. L'oie était cuite à point, et Pompée l'avait sortie du four en attendant que l'ordre vînt de la servir. En ce moment entre dans la cuisine l'avenante Dolly, la future de Pompée.

"Ah !" dit-elle tout de suite en entrant, "comme ça sent bon ici !"

"Peuh !" fait Pompée; "qu'est-ce que ça fait si ça sent bon ?"

"Oh ! la belle oie !" continue Dolly en se rapprochant du rôti et en le regardant avec des yeux pleins

de convoitise; "comme elle est grasse et appétissante ! Elle doit être joliment[1] bonne !"

"Allons, allons ! n'y touche pas. Ôte-toi de là.... Ces bonnes choses ne sont pas pour nous. Retire-toi, te dis-je."

Dolly tourne autour de Pompée et reprend:

"Si l'on attend encore à servir, elle va être froide. Si tu m'en crois, tu la remettras un peu au four."

L'oie est remise dans le four; et la rusée Dolly agace[2] son futur qui oublie son rôti. Tout à coup on demande l'oie pour la table. Pompée la retire du four. O malheur ! une des cuisses est brûlée.... Que faire ?

"Coupe-la," dit Dolly, "et pose l'oie sur le côté dans le plat; on ne s'apercevra pas tout de suite qu'il manque une cuisse."

Pompée coupe le membre brûlé, arrange l'oie ingénieusement dans le plat et, endossant son habit, il porte lui-même d'un pas solennel le rôti dans la salle à manger. Pendant ce temps-là, Dolly se régale de la cuisse coupée.

Après le départ de ses invités, le soir, M. Farrel demande naturellement des explications à l'astucieux cuisinier. Celui-ci, sans rien dire, le conduit dans la basse-cour et lui montre les oies endormies perchées sur une patte.

"Vous voyez bien, maître," dit-il alors, "qu'elles n'ont qu'une patte."

"Shoo !" crie M. Farrel d'une voix forte; et les volatiles réveillés en sursaut se sauvent effarés sur leurs deux pattes. "Eh bien ?" dit-il en les montrant du doigt.

Pompée alors se campe devant son maître, et le regardant en face d'un air de triomphe:

"Voulez-vous me répondre, maître?" dit-il, "répondre à une seule question? Oui! Eh bien, dites-moi la vérité: à table, avez-vous fait shoo! à l'oie comme ici?"

M. Farrell rentra sans répliquer.

64. Un égoïste.

Chérubini, le célèbre compositeur, se rendait un jour à pied, par une pluie battante, au Conservatoire. Un de ses admirateurs, homme fort riche, le voit de sa voiture. Il fait arrêter, et descendant, il appelle le musicien:

"Il pleut trop fort, cher maître," dit-il, "prenez ma voiture."

"Et vous?" dit Chérubini en montant dans la voiture offerte.

"Moi? je ne vais pas du même côté.... Seulement prêtez-moi votre parapluie."

"Mon parapluie?" s'écrie Chérubini; "je ne le prête jamais! Allons un peu vite," continue-t-il en s'adressant au cocher, "je suis en retard."

65. Comme quoi la grammaire est utile.

Par un soir d'hiver, Mme Server veillait seule en attendant le retour de ses fils qui étaient allés à la ville. La maison, isolée, était à une petite distance du village. A une heure un peu avancée elle entend un bruit insolite à la fenêtre de la cuisine, comme si quelqu'un essayait de l'ouvrir du dehors:

"Qui va là?" crie-t-elle.

"It's *me*, mother," répond une voix étouffée.

"*Me!*" murmure la dame; "sûrement ce n'est pas

un de mes fils qui parle ainsi, ils respectent trop la grammaire.... Attendez," dit-elle plus haut, "je vais ouvrir."

Ce disant, elle monte à sa chambre, prend un revolver, et tire du côté où elle avait entendu la voix. Ses fils arrivaient justement; avertis par le coup de feu, ils saisissent l'homme qui s'enfuyait. C'était un voleur des plus dangereux, mais peu ferré[1] sur la grammaire, malheureusement pour lui et heureusement pour Mme Server.

66. On n'aurait pas dû découvrir l'Amérique.

"On nous répète," disait un Anglais à un savant de ses amis à Londres, "que les tempêtes nous viennent de l'Amérique à travers l'Atlantique: est-ce vrai ?

"C'est parfaitement exact; le télégraphe de New-York nous prévient de leur départ."

"Alors, il est bien malheureux, convenez-en, qu'on ait découvert l'Amérique !"

67. Le cheval et les huitres.

C'était une froide soirée de décembre; un voyageur à cheval arrive dans l'unique hôtellerie d'un village du Connecticut, sur le Sound. Après s'être débarrassé de son manteau, il entre tout transi dans la grande cuisine qui servait en même temps de salle à manger. Un grand feu flambait dans l'âtre et répandait dans la salle sa réjouissante clarté; mais il était entouré d'une rangée serrée de voyageurs et de gens du village: pas moyen d'en approcher.

Au bout de quelques instants le nouveau venu demande d'une voix très haute, de manière à être entendu de tout le monde:

"Monsieur l'hôtelier, a-t-on bien bouchonné mon cheval ?"

"Oui, on s'en occupe maintenant, et je lui ai fait donner de l'avoine comme vous avez ordonné ?"

"Bien ! mais attendez," reprend le voyageur; "vous avez des huitres, n'est-ce pas ? faites-en porter sur-le-champ deux douzaines à mon cheval."

"Des huitres à votre cheval !"

"Oui, faites ce que je vous dis; qu'on les lui porte tout de suite !"

"Un cheval qui mange des huitres !" disent quelques uns de ceux qui avaient entendu la conversation; "allons voir ça !"

Ils se lèvent et suivent à l'écurie le garçon avec son plat d'huitres. Le voyageur en profite pour s'installer à une des places laissées vides autour du feu.

Au bout de cinq minutes, le garçon revient avec les huitres intactes:

"Monsieur," dit-il, "votre cheval n'en a pas voulu."

"Ah ! bah ! Eh bien, il faut alors que je les mange; faites les frire pour mon souper."

68. Sur le collier d'un chien.

A celui qui me trouvera,
On ne promet pas de largesse;
Qu'il me rapporte à ma maîtresse:
Pour récompense il la verra !

69. Présence d'esprit.

Aaron Burr étant à Paris reçut un jour une somme assez considérable envoyée d'Amérique. Le valet qu'il avait à son service (c'était un Anglais), forma le projet de lui voler cette somme.

Le même soir, à une heure très avancée, Burr était occupé à écrire dans sa chambre; sa porte s'ouvre tout doucement. Il lève la tête et voit son valet qui entre un pistolet tout armé à la main. "Hé, maraud!" s'écrie Burr à l'instant, "comment! tu oses entrer ici avec ton chapeau sur la tête!"

Le valet tout machinalement et par l'habitude de la déférence propre à un domestique, lève le bras pour ôter son chapeau. Burr profitant de ce mouvement, se précipite sur lui, le renverse, le désarme, et appelant à son aide, le remet entre les mains de la police.

70. Une aventure à New-York, d'après un journal mexicain.

C'était assez tard le soir; dans une rue un peu écartée de New-York, un homme de bonne mine aborde poliment un jeune monsieur fort élégamment vêtu, et orné de bijoux.

"Monsieur," lui dit-il, "voulez-vous avoir la bonté de me lire ce papier?"

"Volontiers," dit le jeune monsieur prenant le billet; et, s'approchant d'un réverbère pour mieux voir, il lit ce qui suit: *Si vous poussez un cri, si vous proférez un mot, vous êtes mort; un poignard est levé sur vous. Donnez-moi à l'instant votre montre avec la chaîne, votre bourse, et poursuivez votre chemin.*

Le jeune homme terrifié remet à l'inconnu, sans mot dire, les objets demandés. Il s'éloignait à grands pas quand il a le bonheur de rencontrer un agent de police. L'inconnu était encore en vue:

"Courez," dit le jeune homme, "arrêtez cet homme, c'est un voleur." L'inconnu se laisse arrêter sans résistance; on le met en prison. Le lendemain, on

l'amène devant le juge; le jeune homme est là qui répète son accusation et raconte son aventure:

"Cela est vrai," dit l'accusé sans émotion; "mais ce n'est pas toute la vérité. J'ai le malheur d'avoir eu une éducation très négligée, et je l'avoue à ma honte, je ne sais point lire. Or, hier soir, trouvant ce papier plié dans la rue, je le ramassai pensant que ce pouvait être quelque chose d'important. Je crus bien ne m'être pas trompé lorsque ce monsieur, après l'avoir lu, le mit, sans parler, dans sa poche et me donna en échange sa montre, son argent et s'éloigna rapidement: évidemment le papier devait valoir beaucoup plus que cela, et je regrettai bien de le lui avoir donné...."

Le juge, qui avait écouté cette explication avec beaucoup d'attention, donna l'ordre d'élargir[1] le prisonnier.

71. George trouve la plaisanterie déplacée.

"Tu t'es bien amusé hier chez les Goodman, George?"

"Prodigieusement, mon cher! J'ai passé une soirée des plus agréables."

"Ce sont des gens comme il faut, les Goodman?"

"Tout ce qu'il y a de mieux, mon cher Jules: ils ne reçoivent chez eux que des personnes distinguées par leur talent, ou leur esprit....ou des gens riches."

"Vraiment? Et tu dis que tu es invité régulièrement?"

"Chaque fois!"

"Je ne savais pas que tu fusses devenu riche subitement. Alors, tu peux me prêter vingt dollars?"....

George ne répondit pas; depuis ce jour son amitié pour Jules s'est sensiblement refroidie.

72. Une note difficile à faire.

Deux musiciens bien connus se disputaient sur leur habileté à exécuter la musique la plus difficile sur le piano.

"Je parie," dit l'un d'eux, "que je compose un morceau que vous ne pourrez pas jouer jusqu'au bout, et que j'exécuterai, moi !"

"Composez; et je parie que je le jouerai."

"Venez demain chez moi, et nous verrons; il sera écrit."

Le lendemain effectivement le morceau était prêt, et le musicien qui avait accepté le pari se met à jouer. Rien de plus facile que la musique qu'il avait sous les yeux.

"Mais, mon cher ami," dit-il tout en jouant, "vous vous moquez; c'est de la musique pour un commençant !"

"Attendez," dit l'autre.

Effectivement vers la fin du morceau, il arrive un passage dans lequel une main étant à une extrémité du piano, et l'autre à l'autre bout, il y a une note tout au milieu.

Le joueur s'arrête:

"Impossible," dit-il. "Je vois que je suis pris. Mais vous, vous ne pourrez la faire non plus."

"Rien de plus aisé," dit l'autre en se mettant au piano. Il joue en effet le morceau, et, arrivé au fameux passage, il fait la note avec....son nez, et finit triomphalement. Il avait gagné son pari.

73. L'eau de Seltz.

On sait que l'effervescence de l'eau de Seltz (en anglais, *soda water*) est produite par la combinaison

dans l'eau de deux poudres différentes. Lorsque la chose était encore nouvelle, le résident anglais à la cour de Delhi s'était fait envoyer une provision de ces poudres. Le prince régnant à Delhi entendit parler de cette merveilleuse boisson rafraîchissante; il voulut en goûter, et le résident lui envoya douze paquets de chaque sorte. On les apporta au roi en pleine cour. Il fit mettre immédiatement dans un gobelet rempli d'eau la poudre des douze paquets de papier bleu, et avala le contenu; son visage impassible n'exprima point de satisfaction. Il fit alors mettre les douze paquets de papier blanc dans un autre gobelet d'eau qu'il avala également, mais avec un effet bien différent. A peine le contenu du second gobelet était-il descendu dans l'estomac royal, que, le mélange s'opérant soudainement, le roi se leva en poussant un cri formidable, puis tombant lourdement à terre il fit en quelque sorte explosion: le liquide effervescent jaillissait par son nez, par sa bouche, de tous côtés, tandis qu'il se tordait sur les tapis de la salle du trône, au milieu des convulsions de rire de tous les courtisans. L'agonie du monarque dura une minute. Quand il se releva, il jura de tirer une vengeance terrible des Anglais qui s'étaient ainsi joués de lui.

74. Les ancêtres des Américains.

"Vous avez bien raison, vous autres Américains," disait un Anglais à une jeune dame américaine, "de ne point vous vanter de vos ancêtres. Vous n'en avez pas, ou ceux dont vous pouvez parler étaient gens de peu [1]...."

"C'est parfaitement vrai," répond la dame; "nous descendons presque tous des Anglais."

75. La graine de niais[1] et le Yankee.

Un villageois des environs de Boston s'étant arrêté un jour en ville devant une fenêtre où l'on voyait fonctionner de ces machines à écrire récemment inventées, un jeune homme qui travaillait sur une de ces machines lui crie, d'une manière insultante:

"Hé, vous, là-bas, voulez-vous acheter de la *graine de niais?*"

Le Yankee ne dit rien; mais continuant à regarder, il voit qu'il entre plusieurs personnes pour se faire écrire des lettres.

Il entre à son tour et demande au jeune homme s'il peut en écrire une pour lui.

"Certainement," dit l'autre changeant de ton; "nous sommes ici pour cela."

"Et combien sera-ce?"

"Un dollar."

"Diantre, c'est cher!.... Mais vous pouvez écrire tout ce que je dicterai? absolument tout?"

"Tout! S'il y a quelque chose que je ne puisse écrire, eh bien, vous ne payerez pas."

"C'est convenu," dit le Yankee. "Allons, êtes-vous prêt?.... Oui!.... Eh bien, commencez: "*Ma chère femme,....*" Avez-vous écrit cela?

"Oui, oui, c'est fait; continuez."

"*Je suis allé faire une course en voiture, l'autre jour....* Avez-vous cela?"

"Eh oui! Allons, continuez."

"*Après avoir attelé la vieille Cocotte, je suis monté dans la voiture.* Vous avez cela?"

"Eh, oui, ne le voyez-vous pas? continuez!"

"Bon Dieu! comme vous écrivez vite! *Étant monté, je pris les guides et mon fouet,....* Comme vous écrivez

vite ! c'est une merveille. *Et je dis :* hue,[1] *à mon cheval.* Est-ce écrit ?

"Que vous êtes assommant ![2] oui, c'est écrit, oui, oui, oui !"

"*Mais il ne voulait pas démarrer. Alors je pris mon fouet, et je me mis à taper, taper, taper, taper....* Vous n'avez *taper* que trois fois et je l'ai dit quatre."

"Ça y est, vieux bavard; n'allez-vous pas finir avec vos questions ?"

"*Au lieu d'avancer, il se mit à ruer, ruer, ruer, ruer, ruer, ruer....*"

"Continuez donc !"

"*Alors je fis....*"

Et le Yankee fit alors entendre plusieurs fois ce son particulier de la langue sur le palais, au moyen duquel on fait comprendre aux chevaux qu'il faut marcher.

"Je ne saurais écrire cela," dit l'écrivain.

"Alors je ne vous payerai point."

"Mais....et cette lettre ?"

"Servez-vous en pour envelopper votre *graine de niais !*"

76. Le cheval volé.

On avait volé un cheval à un fermier. Celui-ci se rendit à une foire aux chevaux qui se tenait justement à une quinzaine de milles de chez lui, pour en acheter un autre. En parcourant le champ de foire, il reconnut son propre cheval parmi ceux qui étaient en vente.

"Ce cheval est à moi," dit-il à l'homme qui le gardait, "on me l'a volé il y a trois jours."

"Ce n'est pas possible," dit l'autre, "il y a trois ans que je l'ai."

"Trois ans ?" dit le fermier; "j'en doute." Puis

mettant subitement les mains sur les yeux du cheval: “Voyons, de quel œil est-il borgne ?”

Le bruit de la dispute commençait à attirer l’attention des voisins; il fallait répondre sans hésitation:

“De l’œil gauche,” dit-il.

Le fermier ôte sa main de dessus l’œil gauche qui paraît clair et brillant.

“Oh! je me suis trompé,” se hâte de reprendre l’autre; “je veux dire de l’œil droit.”

“Il n’est borgne ni de l’œil droit, ni de l’œil gauche,” dit le fermier, ôtant l’autre main. “Il est évident que tu es un voleur; vous le voyez, vous autres,” continua-t-il en s’adressant à la foule autour de lui.

Le voleur avait essayé de se sauver, en entendant ces mots. Mais il fut saisi et conduit devant le magistrat, tandis que le fermier reprit possession de son cheval.

77. L’Anglais peu sociable (version allemande).

Un Anglais voyageant en chemin de fer en Allemagne se trouvait seul avec un Allemand dans le compartiment[1] des fumeurs; tous deux fumaient, naturellement.

L’Allemand désirant entrer en conversation avec son voisin se montrait plein d’attentions et de prévenances pour lui; peine inutile! l’insulaire ne daignait pas même le regarder et ne desserrait pas les dents. L’autre, affligé de cette sauvagerie, se tait un moment; mais bientôt il reprend:

“Veuillez me pardonner de vous déranger,” dit-il, “mais une étincelle de votre cigare est tombée sur votre gilet et pourrait l’endommager; je sens le brûlé.”....

"Pourquoi donc ne me laissez-vous pas tranquille?" dit l'Anglais impatienté; "il y a dix minutes que le pan de votre habit est en feu; je ne vous ai point tourmenté pour cela: voilà ce qui sent le brûlé!"

78. Passablement ingénieux.

Deux jeunes Américains avaient dépensé leur argent à Paris plus vite que leurs familles ne leur en envoyaient d'Amérique. Ils étaient donc presque à sec un jour qu'ils se trouvaient à Asnières[1] à l'heure de dîner. En fouillant dans leurs poches, ils ne purent réunir, entre eux deux, que la misérable somme de cinq francs. Que faire? Après s'être consultés, ils arrêtèrent leur plan. Et, en conséquence, l'un d'eux entre dans un restaurant à la mode du village, et s'adressant au propriétaire lui-même:

"Pouvez-vous," lui dit-il, "me donner un bon dîner?"

"Certainement, monsieur!" dit mon hôte, charmé d'héberger un étranger à mine distinguée. "Holà, François! Félix! servez bien monsieur, et donnez-lui ce que nous avons de mieux."

Le dîner fut bon, et notre Américain fit honneur à la bonne chère mise devant lui. Mais tout a une fin; un bon dîner aussi; le quart d'heure de Rabelais[2] était arrivé:

"Monsieur," dit le jeune homme en prenant son chapeau, "votre dîner était fort bon, et je vous remercie bien de votre hospitalité."

Ce disant, il se dirigeait vers la porte. L'hôte lui barra le passage:

"Mais vous n'avez pas payé!" dit-il.

"Comment, payer? Vous m'avez dit que vous

pouviez me *donner* un bon dîner. Je vous ai pris au mot. Autrement, j'aurais agi différemment.... D'ailleurs, je n'ai pas d'argent."

"Il ne s'agit pas de cela !" dit l'hôtelier furieux. "Voici un sergent de ville,[1] vous allez vous expliquer devant lui."

L'officier de police arrive; il écoute attentivement la plainte de l'aubergiste et la réplique du dîneur, puis, finalement, refuse d'intervenir. L'Américain sort triomphant.

Comme il était convenu, son ami entre à son tour, et fait à l'hôte précisément la même question: "Pouvez-vous me donner un bon dîner ?"

Mon hôte n'a pas de doute que c'est encore un escroc, le compagnon de l'autre; et, flairant une vengeance, il répond, les dents serrées et avec un mauvais sourire:

"Certainement oui, monsieur; mettez-vous là." Et il lui indique une chaise. Puis il sort, va chercher un seau plein d'eau, et revenant derrière l'Américain, il lui verse à l'improviste tout le seau sur la tête.

Surpris, haletant sous ce déluge soudain, le jeune homme se lève, et avance menaçant vers son assaillant. Celui-ci riait de son bon tour:

"Ah ! ah ! vous ne m'y prendrez pas deux fois avec la même attrape !"

"Quelle attrape ?" dit l'autre; "nous allons voir !" Et appelant l'officier de police qui était encore là: "Arrêtez cet homme; vous avez vu ce qu'il m'a fait !"

"Mais c'est un fripon," dit l'aubergiste. "Il veut, comme l'autre, bien dîner à mes dépens: il n'a pas le sou pour payer."

"Et qu'est-ce que ceci ?...." dit l'Américain faisant luire à ses yeux la pièce de cinq francs qu'il avait ré-

servée pour cette occasion. "Quant à l'autre, je ne sais ce que vous voulez dire."

L'hôtelier, ahuri à ce dénouement inattendu et comprenant son tort, se voyait sur le chemin de la prison; il préféra donner au jeune homme cinq cents francs pour le dédommager de son bain forcé et de ses habits gâtés. Ce fut ainsi que les deux amis eurent de quoi attendre l'argent qu'on leur devait envoyer d'Amérique.

79. La mort est le meilleur médecin.

M. Ladre avait été très malade. Il guérit cependant, et son médecin lui présenta sa note, 135 dollars pour 45 visites, 3 dollars par visite.

M. Ladre était riche, mais il lui en coûtait beaucoup de payer tant d'argent dans une affaire où tout était perte et point de profit. Il soupire:

"Qu'avez-vous donc?" dit le médecin.

"Oh, bon Dieu, la mort est le meilleur docteur après tout, meilleur que vous."

"Vraiment! Et pourquoi?" demande le médecin étonné.

"Parce qu'elle ne fait qu'une visite et ne se fait même pas payer!"

80. Attachez-le.

"Voisin," dit un jour un fermier à un autre fermier, "votre coquin de chien abîme tout mon jardin en creusant avec ses pattes; il poursuit aussi mes poules toute la sainte[1] journée et il ne fait que hurler toute la nuit."

"S'il vous ennuie tant que cela, mon cher, attachez-le là où il ne puisse vous tourmenter. Moi, je n'ai

pas le temps de m'en occuper; je me lave les mains de ses méfaits."

Trois jours après, les voisins se rencontrent:

"Dites-donc," dit l'homme au chien,[1] "n'avez-vous pas vu mon chien ? Il y a deux jours que je le cherche."

"Oui, je l'ai vu.... Vous m'avez dit de l'attraper et de le lier pour qu'il me laissât tranquille; il est dans ma grange; venez voir."

Effectivement le chien était attaché au toit à une hauteur de 14 pieds par une corde de 5 pieds de long.

81. Les mots et les choses.

Hier matin j'allai faire visite à mon ami le général Bouvier.

Je le trouvai parcourant son appartement d'un air agité et froissant dans ses mains un écrit que je pris pour une pièce de vers.

"Prenez," dit-il, en me le présentant, "et dites-moi votre avis; vous vous y connaissez."

Je parcourus le papier, et je fus fort étonné de voir que c'était une note de médicaments fournis.

"Mon ami," lui dis-je en lui rendant son papier, "les prix sont peut-être exagérés ?"

"Taisez-vous donc," me dit-il avec humeur, "cette note est épouvantable; au reste, vous allez voir mon écorcheur; je l'ai fait appeler, il va venir et vous me soutiendrez."

Il parlait encore que la porte s'ouvrit; nous vîmes un homme d'environ cinquante ans, vêtu avec soin mais tout en noir. Il avait la taille haute et la démarche grave; sa physionomie seule avait quelque chose de sardonique.

Il s'approcha de la cheminée et s'assit sur l'invitation du général, qui lui dit:

"Monsieur, la note que vous m'avez envoyée est un véritable compte d'apothicaire, et...."

"Monsieur," dit l'homme noir, "permettez-moi de vous dire que je ne suis point apothicaire.

"Comment voulez-vous que je vous appelle?"

"Monsieur, je suis pharmacien."

"Eh bien! monsieur le pharmacien, votre garçon a dû vous dire...."

"Monsieur le général, je n'ai point de garçon."

"Et que peut donc être ce jeune homme?"

"Monsieur, c'est un élève."

"Je voulais vous dire que vos drogues...."

"Je ne vends point de drogues."

"Que vendez-vous donc, monsieur?"

"Nous fournissons des médicaments."

"Je dois vous dire que tous ces tours de boutique...."

"Monsieur le général, j'ai eu l'honneur de vous dire que j'ai une pharmacie: je ne tiens pas boutique."

Là finit la discussion. Le général, honteux d'être si peu au courant de la langue pharmaceutique, se troubla, oublia ce qu'il avait à dire et paya tout ce qu'on voulut.

82. Les Anglais en France.

La tante Mary: Oh! Alice, voici un fiacre, juste ce qu'il nous faut. Comment est-ce qu'on dit *engaged* en français?

Alice (*distraite*): *Engaged?* fiancé, pour sûr.

La tante Mary (*au cocher*). Ohé, cocher, ici! Êtes-vous fiancé? je vous prends....

Le cocher (*à lui-même*): Et moi qui suis père de famille avec trois enfants, encore! Étonnantes, ces Anglaises!

83. Le chauve et le roux.

Le roux : Mon cher, vous n'étiez donc pas là quand le bon Dieu a fait la distribution des cheveux ?

Le chauve : Si; j'y étais, mais je suis arrivé en retard; et comme alors il ne restait plus que des cheveux roux, j'ai préféré m'en passer.[1]

84. Un compte d'apothicaire.

Un paysan se présente un jour chez un docteur à Milwaukee, et lui demande un remède pour empêcher ses cheveux de tomber:

" Je vais vous faire une ordonnance souveraine," dit le médecin; et il écrit:

Chloride de sodium....................1 once.
Aqua pura..........................8 onces.

Bien secouer et en frotter le crâne tous les matins.

Notre chauve porte l'ordonnance chez un pharmacien. Celui-ci lui donne bientôt le remède demandé: "C'est un dollar," ajoute-t-il.

"Un dollar !" se récrie le paysan; "mais n'est-ce pas un peu cher ?"

"Savez-vous," réplique le pharmacien, "combien coûte un gallon *d'aqua pura ?*"

"Pas d'idée !"

"C'est un des liquides les plus pénétrants que nous ayons," continue le pharmacien; "et quant au chloride de sodium,....il n'y a rien de pareil au monde; et, de plus, la guerre de Chine en a fait monter le prix jusque....jusqu'aux nues."

Le villageois convaincu paye sans plus dire et s'en

va. La médecine lui parut bonne sans doute, car il revint quelque temps après pour la faire renouveler.

Ce jour-là le pharmacien était absent, et s'était fait remplacer pour un instant par son apprenti. La bouteille remplie, le paysan pose un billet de deux dollars sur le comptoir, et attend sa monnaie.

"Mais ce n'est rien," dit le garçon; "je ne veux pas vous faire payer pour si peu."

"Comment cela?"

"Hé! ce n'est que de l'eau et du sel: le sel coûte deux sous la livre, et l'eau, on l'a pour rien...."

"Tonnerre!" s'écrie le paysan, "et votre patron qui m'a fait payer un dollar pour cela la première fois! Je...."

A ce moment le patron rentra; il eut bien de la peine à pacifier son homme.

85. Efficacité de la prière.

"Freddy, chéri, viens faire ta prière; il est temps d'aller coucher."

"Pourquoi faire sa prière, maman?"

"Mon chéri, quand on désire quelque chose de difficile à obtenir, il faut le demander au bon Dieu."

"Est-ce que le bon Dieu vous donne toujours ce qu'on lui demande?"

"Oui, mon fils, si on le lui demande avec instance."

Là-dessus Freddy se met à genoux auprès de sa mère et commence:

"Cher petit bon Dieu, je voudrais bien pour jouer, avoir cinquante petits frères et cent petites sœurs. Si vous...."

Freddy ne finit pas sa prière ce soir-là: la mère terrifiée le prit dans ses bras et le mit au lit sans plus tarder.

86. Ce qu'on appelle une calinotade.

Calino[1] monte en wagon. Il ne reste plus qu'une place sur chaque banquette; Calino s'asseoit et il se sent un peu gêné:

"Sapristi, que je suis bête,"[2] s'écrie-t-il après un instant de réflexion. "Nous sommes quatre de ce côté-ci, et ils ne sont que trois sur l'autre banquette!"

Et bravement il change de place et s'asseoit en face.

87. Naïveté.

"Vous m'avez insulté," dit un Irlandais à un de ses compatriotes, à Dublin; "vous me rendrez satisfaction; mes témoins seront chez vous dans une heure."

Les témoins arrangent une rencontre au pistolet pour le lendemain, et viennent informer l'insulté.

"Parfait," dit celui-ci, "mais avez-vous pensé à une chose? c'est que je suis myope, très myope."

"Eh bien?" demandent les témoins.

"A raison de cette infirmité, il est juste que je sois six pas plus près de mon adversaire qu'il ne sera de moi. Autrement la partie ne serait pas égale, j'insiste là-dessus."

Le duel n'eut pas lieu.

88. Rester, ou se reposer.

Un peintre de Boston pour modèle avait pris
Un Français récemment arrivé de Paris,
Au torse vigoureux, au visage énergique,
Montrant avec orgueil sa poitrine athlétique.
Sur l'ordre du peintre il prend, dans l'atelier,
La pose d'un Romain, d'un antique guerrier;

Au bras un bouclier; l'autre main, menaçante,
Étreint avec vigueur une lame tranchante.
Trente élèves ravis, saisissant leur fusain,
Reproduisent ses traits d'un fidęle dessin.
Cependant notre peintre est appelé dehors:
" Un court instant," dit-il, "attendez-moi, je sors."
Une heure passe; avec ardeur chacun dessine,
Tout en s'extasiant sur sa martiale mine.
Deux heures ! Point de maître !.... O malédiction !
Car pour notre Français cette position
Héroïque, sans doute, est à la fin pénible,
Et bientôt se changeant en supplice indicible,
Son front se couvre de sueur froide: il pâlit;
Sa lèvre frémissante en silence blémit.
Nos futurs Raphaëls n'ont point un cœur de roche;
L'un d'eux en souriant du modèle s'approche.
Au collège longtemps étudiant le français,
Il connaît sa grammaire, en sait tous les secrets:
"Ah ! monsieur, *restez-vous;*" * lui dit-il, "restez-vous!"
— "Que je reste ?" dit l'autre à part soi, "mon bien doux
Jésus !...." Et puis, tout haut: "S'il le faut, oui, je reste !"
Il achève tout bas: "Mais pas trop longtemps, peste!"
Comme il ne bouge pas, non plus qu'un monument
On regarde, on s'étonne. Or, après un moment
A son tour s'approchant une aimable jeune fille:
"Restez-vous, monsieur ?.... Oui ?...." dit-elle bien gentille;
"Oh! restez-vous un peu!"—"Certes, oui, je veux bien
Rester encore...." Il dit, mais ne bouge de rien.
Tous alors de crier: "Restez-vous, je vous prie !"
"Eh, oui ! je reste, hélas !" en réponse il s'écrie.

* *Do you stay?*

La nature pourtant sous l'effort faiblissant,
Il sent qu'il va céder: le maître en cet instant
Rentre par bonheur et, voyant ce qui se passe:
" Reposez-vous," dit-il; " je crains qu'on ne vous lasse!"
Le Français s'étirant murmure entre ses dents:
" Ils ne sont guère humains ni complaisants, vos gens!"
Le maître s'étonnant, chacun proteste et jure:
En leçon de français la leçon de peinture
Est changée. A la fin ils comprennent bien tous
Que " restez-vous" n'est pas, *n'est pas* " reposez-vous !"

D'après le " Century" Magazine.

89. Une conscience délicate.

Deux voleurs venaient de dévaliser une maison, et, chargés de ce qu'ils avaient trouvé de précieux, ils allaient sortir en passant par l'office.[1] L'un d'eux aperçoit sur un plat quelques restes appétissants de poulet; il prend une cuisse et la portait à sa bouche quand l'autre l'arrêtant:

" Ohé, Patrice, que fais-tu donc ? Ne sais-tu pas quel jour c'est aujourd'hui ?"

" Ah ! sapristi, c'est vrai," réplique l'autre, remettant le morceau de poulet où il l'avait pris; " c'est aujourd'hui vendredi ![2] Quel gros péché j'allais commettre !"

90. La nature humaine.

M. Combel, directeur d'une grosse affaire financière, attendait deux membres de son conseil d'administration. Ne voulant recevoir que ces deux personnages, il dit à son domestique, jeune gars récemment arrivé de son village, et, partant, un peu naïf:

"Tu reconnaîtras facilement ces deux messieurs; l'un est boiteux et l'autre est sourd."

Après quoi M. Combel se retire dans son cabinet.

Le boiteux sonne.

"M. Combel est-il visible?"

"Cela dépend," dit le domestique; "êtes-vous sourd?"

"Pas le moins du monde."

"Ni boiteux!"

"Vous êtes un insolent. Je me dandine un peu en marchant, mais je ne suis pas boiteux."

"Alors monsieur n'y est pas."

Quelque instants après, autre coup de sonnette.

"Monsieur Combel?"

"Êtes-vous boiteux?"

"Vous dites?"

"Je dis: êtes-vous boiteux?"

"Jamais de la vie."

"Alors êtes-vous sourd?"

"Hein?"

"Je vous demande si vous êtes sourd."

"J'ai l'oreille un peu dure, mais je ne suis pas sourd."

"Tant pis....parce que, dans ce cas, M. Combel est sorti."

91. Le langage des....parapluies.

Comme il y a un langage des fleurs, il y a aussi un langage....très clair et très significatif des parapluies. Oyez voir si ce n'est pas vrai. Pour commencer par le commencement: si vous en mettez un dans le porte-parapluie c'est signe qu'il va changer de propriétaire. L'ouvrir soudainement dans la rue veut dire que vous allez crever l'œil à quelqu'un; et le fermer subite-

ment, que vous allez jeter bas un chapeau ou deux. Contemplez ce groupe; c'est un homme qui porte un parapluie au-dessus de la femme: si c'est l'homme qui attrape l'eau que déverse le parapluie, c'est qu'il fait encore la cour à la dame; mais si, au contraire, c'est l'homme que couvre le parapluie aux dépens de sa compagne, soyez sûr que le maire a passé par là [1] et que le mariage est un fait accompli. Faire tourner son parapluie autour de soi indique qu'on veut se rendre désagréable aux gens qu'on rencontre. Le porter à angle droit sous le bras est une menace pour quiconque vous suit. En déposer un de coton à côté d'un de soie rappelle le proverbe: "Échanger n'est pas voler."

Vous achetez un parapluie ! Bonhomme, va ! mais peu malin. Vous prêtez votre parapluie; vous êtes vraiment généreux, mais d'une générosité qui frise [2] l'imbécillité. Rendre un parapluie prêté,....qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Cela ne s'est jamais fait, jamais, au grand jamais ! Un ami vous offre son parapluie, il vous prie de le prendre disant: "Faites-moi ce plaisir !" Ne le croyez pas, il ment ! Partager son parapluie dehors avec un ami signifie que tous deux seront trempés. Enfin, prendre son parapluie le matin, quand le temps menace, c'est un présage certain que le temps s'éclaircira.

92. Un moyen de se faire des rentes.[1]

"Pour avoir des rentes, il nous faut 4000 livres sterling," dit Patrice à sa femme. "Nous gagnons pas mal [2] d'argent; comment faut-il faire ?"

"Nous pourrions," dit-elle, "mettre de côté 200 livres par an pendant 20 ans."

"200 livres, c'est beaucoup!"

"Ou encore mettre de côté 20 livres par an pendant 200 ans."

"Ça c'est vrai, et c'est plus facile. Si[3] nous nous y mettions!"

93. Un pays où l'on ne meure pas.

"Monsieur le docteur," dit une dame à son médecin, "décidément je quitte Dublin; j'y suis toujours malade et je vois qu'il y meurt beaucoup de monde."

"Oh! madame, dans quel pays irez-vous où l'on ne meure pas? Si vous en trouvez un comme cela, dites-le moi, je vous en prie, et j'irai y finir mes jours."

94. C'est un crime!

En France, c'est le maire seul qui marie. Le maire de Trouville est un ancien magistrat retraité; il a jugé pendant 30 ans, et, naturellement, les phrases de son ancienne profession lui reviennent constamment, à son insu.

L'autre jour, ceint de son écharpe, il unissait deux jeunes fiancés:

"Mademoiselle Ernestine Blanchard," demande-t-il, "consentez-vous à prendre pour époux monsieur Isidore Formichien?"

Après le *oui* consécratif, l'ex-juge se tourne gravement vers le jeune homme:

"Prévenu (accusé)," dit-il, "qu'avez-vous à dire pour votre défense?"

95. Présence d'esprit.

C'était à la campagne; une jeune femme remonte assez tard le soir dans sa chambre qui était située à

l'extrémité d'un corridor. En commençant sa toilette devant une glace elle aperçoit, dans la glace, comme un mouvement du côté du lit. Sans tourner la tête elle regarde avec attention toujours dans la glace et aperçoit un pied d'homme qui dépasse sous le lit. Malgré son émotion elle a la force de continuer un moment sa toilette, et se met même à fredonner un air. Puis s'interrompant tout à coup, elle dit à haute voix: "Tiens ! oublieuse que je suis, j'ai encore laissé mes clefs en bas !" Sur ces paroles elle descend, laissant la porte ouverte. Les hommes de la maison, avertis par elle, montent et le voleur est empoigné.

96. Un Dantiste, non dentiste.

En Europe, de même qu'il y a des clubs formés pour étudier uniquement Shakespeare, il y en a d'autres qui se donnent pour mission d'approfondir les œuvres du grand poète italien, le Dante; et les membres de ces clubs prennent le titre de "*Dantistes.*"

Le roi de Saxe était un Dantiste forcené, et avait même écrit un ouvrage sur son auteur favori. Un jour le roi voyageait *incognito* avec la reine sur un de ces bateaux qui remontent le Rhin. Près d'eux, dans un groupe composé d'officiers allemands et d'autres voyageurs de diverses nationalités, on vint à discuter quelques questions littéraires intéressantes; et le roi et la reine furent entraînés à se mêler à la conversation. Le roi déploya une grande connaissance des divers sujets traités. Après quelque temps il eut à descendre pour une cause ou une autre; quelqu'un profita de son absence pour demander à la reine ce que faisait son mari:

"Oh !" dit la reine en français, (toute la conver-

sation avait eu lieu en cette langue), "mon mari est le premier Dantiste d'Allemagne."

"Un dentiste !" répétèrent les hobereaux qui avaient pris part à la conversation, "un dentiste ! Nous lui avons fait bien de l'honneur de causer si longtemps avec lui !" Et quand le roi reparut, ils ne le regardèrent plus qu'avec dédain. Mais lui, averti par un coup d'œil et un sourire de sa compagne, garda le silence. Bientôt on arriva à Coblentz. Les principales autorités de la ville, prévenues de l'arrivée du roi malgré son *incognito*, se rendirent au bateau, saluèrent très humblement leurs majestés, les priant de venir visiter leur ville. Grande surprise parmi les voyageurs, et surtout parmi les petits nobles si dédaigneux tout à l'heure. Un Français qui n'y comprenait rien s'approche d'un des dignitaires et lui demande:

"Mais c'est vraiment le premier dentiste d'Allemagne ?"

"Oui, monsieur, un grand Dantiste...d-a-n, c'est-à-dire un admirateur du Dante."

"Et quel est son nom ?"

"C'est le roi de Saxe."

97. Nos domestiques.

Brigitte apporte le café pour le déjeuner, et, en versant, renverse la tasse en plein sur la robe de la dame.

"Maladroite," crie celle-ci justement en courroux, "que faites-vous ?"

"Ne vous fâchez pas, madame; il y a encore assez de café à la cuisine pour une autre tasse."

98. Une autre.

"Surtout, Victoire, ne mettez pas trop de vinaigre dans la salade."

"Ah! madame peut être tranquille; je ne l'aime pas!"

99. Encore une autre.

"Joséphine, votre café est très bon aujourd'hui, plus fort que d'habitude."

"Ah! monsieur, je me suis trompée; je vous ai donné celui qui était destiné à la cuisine."

100. Compliment bon à retenir.

"Ce sera un souvenir bien précieux pour moi."

"Oh! vous le savez bien, ce n'est pas grand'chose, mais...."

"Mais c'est la main qui le donne qui en fait tout le prix."

101. Deux contraires qui signifient la même chose.

Un avocat célèbre plaidait devant le tribunal de Carlisle. Le juge, pour se donner de l'importance, interrompt deux ou trois fois l'orateur en critiquant ses arguments. A la fin l'avocat impatienté se tait, roule ses papiers et se prépare à sortir.

"Il me semble, Me Stevens," dit le juge, "que vous voulez montrer votre mépris pour la cour?"

"Le montrer!" s'écrie l'avocat. "Non, non; bien au contraire! Je tâche....de le cacher."

102. Américain et Marseillais.

"Nous avons à Cincinnati," disait l'Américain, "une machine admirable: on met à une extrémité un cochon vivant et, au bout d'une heure, à la suite d'opérations successives, il ressort à l'autre extrémité transformé en charcuterie."

"Té!" répond le Marseillais, "il existe précisément la pareille à Marseille; seulement celle-ci a un grand avantage sur la vôtre. Quand l'opération est terminée, on goûte tout d'abord la charcuterie; et, si on ne la trouve pas bonne, on n'a qu'à faire machine en arrière: le cochon ressort alors de l'autre côté tel qu'il y était entré."

103. Apologue de Lincoln.

Au plus fort de la guerre civile un fermier des environs de Richmond vint se plaindre à Lincoln de quelque déprédation commise par des soldats de l'Union.

"Je ne puis m'occuper de ces détails," dit Lincoln; "vingt présidents n'y suffiraient pas."

"Donnez-moi au moins une ligne," insista le fermier, "pour le colonel Quinny."

"Vous me faites souvenir," dit Lincoln, "d'une petite histoire arrivée à un pilote sur l'Illinois. Le vapeur qu'il dirigeait était au milieu de rapides dangereux; toute son attention était concentrée sur son gouvernail. Il se sent tirer par le pan de son habit: 'Qu'est-ce qu'il y a?' dit-il, sans même tourner la tête. 'Dites donc, capitaine,' répond une voix d'enfant, 'arrêtez le bateau une minute pour repêcher ma balle qui vient de tomber à l'eau.'"

NOTES.

p. 5. perfectionné, *improved.* p. 8. La Commune, pouvoir révolutionnaire installé à Paris après l'insurrection du 18 mars, 1871.—communard (néologisme), soldat ou partisan de la Commune. p. 9. vantait à qui mieux mieux, *vied in praising.* p. 10. bon Dieu; expression populaire en France, au lieu de Dieu simplement. p. 11. Que si, *but I have.* Si = oui.—tête-bêche, *head downwards.* p. 12. Me = maître, le titre ordinaire donné aux avocats en France. p. 16. Comment trouvez-vous, *how do you like.* p. 18. gigot, *leg of mutton.*—étoffe, toute espèce de tissu—linge, *underwear.* p. 20. factionnaire, *sentry.* p. 24. grâces, *thanks;* aussi, *graces.*—En France, les dépêches reçues par le télégraphe sont imprimées par l'appareil télégraphique même. p. 25. Connu! *the old story.* p. 26. faire l'article, *to puff.* p. 29. être bien gentille, show me kindness. p. 31. harpagon, *miser.*—soit, *be it so* (prononcez le *t*, soi*tt*).—Figurez-vous, *imagine.* p. 32. Va pour les 20,000 francs ! *Let it be* 20,000 *francs !* p. 33. avint = arriva. p. 37. par trop, *too much.* p. 40. plus de....*no more.* p. 41. joliment = très.—agace, *teases.* p. 43. ferré, *skilled.* p. 46. élargir = *to set at liberty.* p. 48. gens de peu, *of little account.* p. 49. graine de niais, *gape-seed.* p. 50. hue, *go on.*—assommant, *plaguing.* p. 51. compartiment. Les voitures de chemin de fer en France sont divisées en compartiments séparés. p. 52. Asnière, village près de Paris.—quart d'heure de Rabelais, *time to pay at last.* p. 53. sergent de ville, *policeman.* p. 54. toute la sainte journée, *all day long.* p. 55. l'homme au chien, *the owner of the dog.* p. 56. Compte d'apothicaire, cf. page 57. p. 57. m'en passer, *to do without.* p. 59. Calino, nom proverbial appliqué à tout homme niais et par trop naïf.—bête, *stupid.* p. 61. l'office, *pantry.*—vendredi; jour auquel il est interdit par l'Église de manger de la viande. p. 63. se faire des rentes, *to procure an income.* p. 64. si nous nous y mettions, *suppose we begin.* p. 66. prévenues, *being apprised.*

TABLE DES MATIÈRES.


LIBRARY OF CONGRESS
0 003 109 369 7


LIBRARY OF CONGRESS
0 003 109 369 7